Zeitschrift: Vox Romanica
Herausgeber: Collegium Romanicum Helvetiorum
Band: 40 (1981)

Artikel: Corps feminin qui tant est tendre...
Autor: Gonon, Marguerite
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-31339

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Corps feminin qui tant est tendre...

Personne ne s'était avisé avant Honoré d'Urfé de la beauté non pareille d'Astrée, la bergère forézienne; à vrai dire, personne, non plus, depuis. Ce n'est pas que les Forézi-ennes soient plus laides que d'autres: c'est que nos grands-pères paysans n'aimaient guère parler de choses abstraites, et y a-t-il chose plus abstraite et plus fugitive, plus mouvante et plus insaisissable que la beauté? Il n'était guère admis non plus de discourir de la beauté des filles. Les hommes y étaient sensibles mais n'en parlaient pas, sinon en grosses plaisanteries crues qui cachaient leur gêne à aborder ce domaine. Au XIVe s., sept mots sont répertoriés, relatifs au corps: il est vrai qu'il s'agit de testaments; mais peu de mentions également dans les registres audienciers[1].

Il y a trente ans encore[2], quelques termes faisaient allusion à la beauté, encore que ce terme n'existât pas en patois: *bęlą* était connu, mais moins courant que *žǫyą*, alors que vilaine était donné en surnom: en 1314, Jean Balmond, de Villerest, lègue à «la Malvilana», sa sœur, une pension viagère[3]: la Malvilana était restée fille. Avant tout, il fallait, pour être séduisante, être jeune et robuste, *lürǫnąˀ*[4] 'luronne', plaisante. Mais on haussait les épaules devant celle qui se pavanait *sə sẽtã pisí*, 'se sentant p...', en ayant une trop haute opinion de soi, expression qui est sortie de l'usage du français local[5] comme étant trop imagée sans doute. *Pə fęr iną lęvą*, 'pour faire un levage' (D): pour 'lever' un amoureux, il fallait être en bonne santé, *giyərətą*, 'guillerette', *vigwǫrétą*, 'vigourette': alerte. En revanche, beaucoup de défauts effaçaient la beauté; qui était *ąfližyá*, 'affligée': infirme n'avait aucune chance de se marier, pas plus qu'une *kątívą*, cative (D): chétive; *šətítą*, chetite: très petite, *mâtrwá*, 'matrue', menue, voire *mâtrüzóną*, 'matrusonne': très menue, *məzẽgą*, mezingue (D): rabougrie. En un mot, il fallait ne pas être *iną rẽgálą*, *iną rẽgą* (D): une personne frêle. On se moquait d'*iną grã brẽgą*, 'une grande bringue', à plus forte raison d'*iną viyi fę*, 'une vieille fée'; *yę frã ę rəmęd*! 'c'est franc (= tout à fait) un remède (à l'amour)!' dit-on en ce cas.

[1] M. G., *La langue vulgaire écrite des testaments foréziens*, Paris (Protat) 1973; *La langue forézienne dans les registres audienciers RLiR 24* (1960), 30–68 mentionne seulement: borlhi, borgne (177); la chavesana, les cheveux (30, 47, 190); chiet, mal «fichu» (78, 109, 129, 145, 154); copet, nuque (82); cor, corps (116); costat, côte (54); coyssi, cuisse (168); croy, chétif (18 attestations), espalles, épaules (81); euil, œil (116, 177); goytrossa, goitreuse (99); gula, bouche, visage (9 attestations); malatru, matru, malingre (173, 227); téta, tête (94, 116); trempla, tempe (52); vellina, vilaine (103); viellietri, vieillerie (4, 15, 152).

[2] M. G., *Lexique du parler de Poncins*, Paris (Protat) 1947.

[3] M. G., *Testaments foréziens*, Paris (Klincksieck) 1957, p. 176.

[4] *rˀ*: légèrement roulé, intermédiaire entre *r* et *l*.

[5] Les expressions disparues du français local, décalque du patois, sont signalées par (D): ceci depuis 1947.

La silhouette, l'allure générale comptaient beaucoup. Dès l'enfance, on remarquait sans indulgence la fille qui aimait la compagnie et les jeux des garçons[6]: *yẹ nạ gạrạñási*, 'une garagnasse' qui a des allures de garçon, de *bạrọ́* (D). Une grande femme maigre n'était pas appréciée; selon l'humeur, elle était *inạ bikạ*, *inạ šurạ*, *ẹ pẹsyọ́*, *inạ grã gwọnẹ́lạ*, *inạ sutərélạ*, 'une bique, une chèvre, un échalas, une grand'gonelle (littéralement: une grande robe), une sauterelle. Les termes plus injurieux ne manquaient pas: *ina kạvạlạ*, *ẹ šivọ́*, *inạ kạrkási*, *inạ krəñọ́lạ*, *inạ grã kíkạ*, *inạ víyi brísкạ*, *inạ víyi kárná*, *inạ víyi səmẹ́lạ*, une cavale (=jument), un cheval, une carcasse, une corgnôle (= trachée-artère; D), une grand'quique (= mentula; D), une vieille vache (D), une vieille vache maigre (D), une vieille semelle (D); vieille renforçait le mépris. Une femme très grande et grosse était *ẹ bạlåstr*, 'un balastre' (dont on ne connaissait plus le sens: une arbalète; D), *ẹ́ båtimã*, 'un bâtiment' (D), la nuance ironique traduisant la moquerie devant l'excès des dimensions; une grosse femme courte *ina tšúkạ*, 'une poule-mère'[7] (D), *inạ máyạ*, 'une meule de gerbes' (D), *ẹ pâtí də vwọ́ga*, 'un pâté de vogue'[8], *in ẹlẹfãtạ*, 'une éléphante'[9]. Si, en outre, elle était mal fagotée, elle était le *bu grå*, 'le bœuf gras', locution qui se perd, car on ne promène plus le bœuf gras enrubanné depuis 1940. Quant à la grosse fille dont les seins à l'abandon reposent sur un ventre avachi *fẹ́ kạrnạvá!* 'ça fait carnaval!', *frã ẹ bwọzá* 'franc (= tout à fait) une grosse bouse' (D). Il est normal, surtout quand on a fini le travail, d'être *byã rãžyá*, 'bien rangée' (D): vêtue avec soin, les souillons étant blâmées: *ina sãdrọ́li*, *ina sãpiḷi*, *ina sãpyạ*, 'une sandrouille (= qui lave salement), une sampille, une sampye' (D), même mot que le précédent, dont on affublait les Bohémiennes à longs cotillons dépenaillés. On n'aimait pas davantage une fille trop parée *mistifrizyá*, 'mistifrisée' (D); *frã inạ šåsi* 'une vrai châsse' disait-on en haussant les épaules, C'est vers 1950 que les filles de la campagne ont commencé à se farder, ce que le pudibond XIX^{e} s. proscrivait, comme étant signe de mauvaise vie: *yẹt inạ kạtọ́*, *inạ mạrgwọ́*, *inạ kåtọ́lạ*, *inạ pwọstürạ*, 'c'est une cathaud (= catin), une margot, une catolle (= un débri, quelque chose de sale qu'on a dans l'oeil, de la morve durcie du nez, quelque chose qui s'est attaché au fond de la casserole), une posture (= une femme qui se tient mal; D)'. En 1980, on n'emploie plus ces expressions que pour stigmatiser une fille exagérément peinte, tant il est vrai que les yeux *måšürå*, 'machurés': noircis, les joues plâtrées ou trop avivées, les lèvres trop agressives sont bien ridicules en pleine nature, de même qu'on sourit toujours de *kálə kə sə dẹménõ lọ kü*, 'de celles qui se démènent le c...' dans leurs pantalons moulants: *yet õtů!* 'c'est honteux'!

[6] Même suspicion à l'égard du garçon partageant les jeux des filles: c'est «un Jean la fille» (enquête sur *L'enfance; coutumes forézíennes*, 1980, menée par l'Université pour tous, antenne de la plaine du Forez, 1980).

[7] Pour protéger ses poussins, elle écarte les ailes, en gloussant d'une voix rauque; elle semble ainsi doubler de volume.

[8] Le pâté, en Forez, est le chausson aux pommes, poires ou à la crème. Pour la vogue (= la fête patronale), le boulanger fait des 'pâtés' très épais en pâte.

[9] Surnom donné en 1945, disparu en 1980.

Jusque vers 1940, pour celles qui étaient nées au XIX^{e} s., filles et femmes portaient cotillons jusqu'aux chevilles[10]. Mais en été, alors qu'on était *pi dęšǫ́*, 'pieds déchaussés' (D), *luz ąrtę́*, 'les orteils' (D) à même le sol, on laissait deviner quelques centimètres de jambes, dont on ne parlait que pour les dénigrer si elles étaient *kãbrę́*, 'cambrées', ce qui permettait l'agréable plaisanterie *tə t'ęs aprąę ą mąrši ą šivǫ sü ną káyi!*, 'tu as appris à marcher (en te mettant) à cheval sur une truie!' (D): mais qui comprend encore le sel de cette allusion[11] ? Les petites filles s'observaient mutuellement et gardaient soigneusement souvenir des vilaines jambes de leurs compagnes de jeux: *dəz ąbąti, də flüt, də žig, də trik, də šãb də kwǫrlü*, 'des abattis, des flûtes, des gigues (D), des triques (= de longs bâtons), des jambes de courlis (D)', ce qui incitait les garçons à vous traiter de *grã šãbårdą*, 'grand'jambarde', expression en voie de disparition. La suprême injure, entre femmes, était *grã lędi! te pwǫ šyå drą́ęti*! 'grande laide! tu peux ch... droite (D)!': sous-entendu: ce faisant, tu ne risques pas de salir tes mollets trop maigres. Les genoux des demoiselles, bien dissimulés, ne suscitaient pas de commentaires, mais parfois les cuisses dont on essayait sournoisement d'évaluer la dimension. Peu importait qu'elles fussent longues; si elles étaient courtes, c'était signe de fécondité: *båsą də kü, bwǫną dəz ü* , 'basse de c..., bonne (pour faire) des œufs (D). Les grosses cuisses étaient appréciées: en 1935, J. G., après boire, vantait ainsi sa femme *il ą də kwęs kmą dəz ępąlęsõ*! 'elle a des cuisses comme les gros barreaux d'un char!' Un dicton rimé dépréciait toutefois *də kwáes kmą də bwáęs*, 'des cuisses comme des bottes de chanvre' (D). Le mot *fəs*, 'fesses' était réservé aux petits enfants. Pour les adultes, on utilisait *kü*, 'cul', disparu du français local sauf si l'on souhaite délibérément être grossier. On disait d'une femme avantagée de ce côté-là *ę kü km iną kąválą*, '... comme une jument' (D); si c'était trop *km ę büri*, 'comme un (très grand) pot à crème' (D), mais les hommes s'exclamaient *il at ę saprę́ pęr də kü!*, 'elle a un sacré paire[12] de c...!' (D).

[10] Ma mère, née en 1885, se souvenait bien d'une réprimande de sa mère, en 1900: il faisait très chaud et maman, seule dans la pièce où elle cousait, avait découvert un genou (pas deux!): «avec une allure pareille, ne t'étonne pas si aucun jeune homme possible ne veut de toi pour fiancée». Ma mère n'aurait jamais permis de me voir croiser les jambes lorsque j'étais assise. Je ne le fais jamais...

[11] «Gn'ave katrou ou sin chanpan k'é sognavon do mé de déssonbre jusk'o mé de meur. Po lu z'anpéchè de murgè è lu mouriyanve. Ou'ère in espéssi de kranpiyou ké li soranvon djin lu portu avé de pinse. Ino vé mon gran père se fit onpurtè po in grouo chanpan ko l'ère on trin de mouriyè ... o chovo su le chanpan. Mu duz'onchio échapon lé z'oreye è véssio le gran père portchi o chovo su le peur» ... (Jean Chambon, de S.-Bonnet le Courreau; dans l'*Essor*, hebdomadaire catholique, 2 mai 1980): 'il y avait 4 ou 5 porcs déjà sevrés qu'on soignait de décembre à mars. Pour les empêcher de fouir, on les 'mouriyait'. C'était un espèce de clou recourbé qu'on leur serrait dans le trou (du nez) avec des pinces. Une fois, mon grand'père se fit emporter par un gros porcelet qu'il était en train de ferrer ... à cheval sur lui. Mes deux oncles échappent (= laissent échapper) les oreilles et voici le grand'père parti à cheval sur le porc'. Chaque village connaissait au moins une ou deux histoires de ce style qu'on racontait à la veillée.

[12] Paire est toujours masculin, en fr. loc. on dit 'un paire de culottes' = un pantalon. Le *kü* comprenait aussi le sexe, comme en témoigne ce dicton qui eut force de loi jusque vers 1950 *n a kə lə pũt kə sə lávõ l kü*, 'il n'y a que les p... qui se lavent le c...'.

Nombreux étaient les noms du sexe, toujours ironiques *lą fígą*[13], *la gãsi*, *lą tąbąsíri*, 'la figue, la ganse, la tabatière', tous disparus[14]. Les hanches, incluses dans le *kü*, n'avaient pas de nom, mais bien l'articulation de la hanche, *lą ñúką*, 'la noix', la gnouque en fr. local, et bien vivant, à cause des nombreuses arthroses de la hanche. Le *vãtr*, 'ventre' n'était jamais nommé, si ce n'est en cas de maladie, *də må də vãtr*, ou pour se moquer d'un ventre trop gros *bənętí*, 'bénitier' (D), *brənǫ́lą*, 'brenole': panier à pêche et *brənǫlõ*, diminutif burlesque. Les maternités causaient parfois des ptoses abdominales que les femmes constataient mélancoliquement *ąvizå dõ kəlą pənǫ́yi*! 'regardez donc cette penoye!': cette peau flasque[15]. L'expression vit encore chez les personnes de 60 ans et plus. Le nombril, *l'ãbüní* et son diminutif *ãbüñõ* étaient des mots qui faisaient rire; on parlait du *bəniyõ*, du 'petit bénitier': ces mots sont perdus, et le nombril, terme savant employé par le médecin, ne fait plus rire personne.

Sous le corsage à petits plis de jadis, les seins étaient bien visibles et on ne se faisait pas faute de les apprécier: *il ą də bõ tətõ*, 'elle a de bons tétons' = une belle poitrine se dit encore quand on veut plaisanter; *ę bõ dąvã*, 'un bon devant' est encore maintenant employé, et jugé grossier (car on le dit aussi d'une génisse, pour parler de son avant-train), alors qu'en constatant qu'on avait *ę bõ pęr dəz ęstǫmá*, 'un bon paire d'estomacs' (D), on était laudatif. *lə pwǫ́s*, 'les posses' (D) désignaient généralement la poitrine d'une nourrice. Dire d'une fille qu'elle était *pǫ́syá* (D) signifiait qu'il y avait abondance de biens ... et d'avantages. Le *pwǫsõ* était le bout du sein; on avait donné ce nom à la tétine du biberon, et 'le posson' n'est plus employé que pour désigner la tétine qu'on adapte au seau, et qui sert de biberon au veau.

Admirait-on *ləz ępál*, 'les épaules' toujours couvertes des belles filles? Peut-être, mais on n'en disait rien. Le *kwopá*, 'la nuque' (D) ne se remarquait pas davantage[16] et le *kwotivá*, le 'cotivet', le bas de la nuque n'est nommé que si l'on y a mal, qu'il soit beau ou laid. Le *kwǫ*, 'le cou' ne se distingue que s'il est long et maigre *kmę fyoló*, 'comme un sifflet' ou si l'on y a mal *ž'ę må ą lą krəñólà*, 'j'ai mal à la corgniôle' dit-on en se moquant[17]. La tête, *la tętą* n'est jamais décrite pour sa beauté, mais, en termes burlesques, on désignait *lą bülą* ou le *bülõ*, *lą gwǫ́rdą*, 'la boule, la petite boule, la courge' (D). La *kapsülą*, 'la capsule' fut un terme en vogue pendant le guerre de 1914. La *kwǫkårdą*, 'la cocarde' dépeint un visage très rouge et le *sibulǫ́*, 'le ciboulot', une tête farcie d'idées bien arrêtées et peu orthodoxes. On ne comparait pas le visage à une

13 Les petits enfants, jusque vers 1940, pour s'insulter, se faisaient 'la figue', geste obscène (pouce entre l'index et le majeur) qu'ils ne comprenaient pas.

14 *la bwotíka*, *l nümərǫ́* s'employaient pour femmes et hommes; *la kíka*, *l fyolǫ́*, seulement pour les hommes, 'la boutique, le numéro, la quique, le fiolo (= sifflet).

15 Omis dans le *Lexique... Poncins* parce que non encore entendu. Au moyen âge, *penna* = fourrure.

16 On en parlait pour dépeindre une nuque masculine trop épaisse, semblable à celle du porc gras ou du taureau...

17 Le 'gros cou', le goitre était le *gãbǫ̃* (comme le fanon des vaches ou le double menton des vieux lapins). En 1980, on entend dire encore couramment un cloitre (*sic*).

tête d'animal[18] comme on le fait volontiers en français courant (tête de bique, de chien, de cochon, de veau...).

Un élément apprécié de la beauté était la fraîcheur du teint, *fráęši kmą ną piyǫtą kə vu fęr dəz ü*, 'fraîche comme une poulette qui va pondre' (D: quel dommage!), *fráęši km iną rúzą*, 'fraîche comme une rose'; mais le teint rougeaud est peu prisé, le visage devenant en ce cas la *krętą*, 'la crête'[19]. Pour marquer le peu de cas qu'on faisait d'un teint pâle, les expressions abondaient: *pâlą, pâlišǫ́ną*, 'pâle, pâlichonne', *blãši, blãšiñási*, 'blanche, blanchignasse', *il a l nå blã*, 'elle a le nez blanc', *blãši km in qpąrisyõ*, 'blanche comme une apparition' (D), *bl. km iną rávą*, 'bl. comme une rave', *il ą žẽ d kwǫloér*, 'elle n'a point de couleurs'[20], *il ą ną figüra də dętąrå*, 'elle a une figure de déterrée', *iną figüra km ę frǫmaž blã*, 'une figure comme un fromage blanc'. Tout aussi déplaisant était le teint brun: *il ę frã kwáęti*, 'elle est tout à fait cuite' (par le soleil; D depuis la mode du «bronzage»), *il ę mwóra* 'elle est noiraude' (D), *frã ną sąrązinę́rą*, 'une vraie Bohémienne' (D). On aime une jolie peau *iną pyǫ kmą də swå*, 'une peau comme de la soie' avec *də pwǫtə́*, 'des fossettes' (D), alors que la peau ridée était dite *p. kõfitą, fitǫlå*, 'p. confite, fitolée' (D). L'acné, la rougeur de la peau *l fü vwǫláž*, 'le feu volage' (D) se soignaient[21], de même que les dartres, *lə didr*, 'les didres'. C'était une disgrâce que d'avoir des taches de rousseur *ętr pikąsi dəz ü də dę́d*, 'être picassé (comme) des œufs de dindonne'[22]. Les petites excroissances de chair, *le pwǫs də rą*, 'les posses (= tétines) de rat' (presque disparu, encore employé par les personnes de plus de 60 ans) étaient ligaturées avec un fil de soie et devaient disparaître, de ce fait, en quelques jours, alors qu'on devait s'accommoder d'*iną pwǫmę́lą*, 'une pommelle' (D), un grain de beauté ou d'un *bwǫtõ d sã*, 'bouton de sang', verrue rouge qu'il faut se garder de faire saigner[23]. Les cheveux se voyaient peu, jadis, cachés qu'ils étaient sous les coiffes ou les 'mouchoirs de tête'. Mais ensuite, après 1920, on eut loisir d'admirer et surtout de critiquer *la bwǫ́rą*, 'la bourre' (subsite en fr. loc. avec une nuance burlesque). On aimait les cheveux lisses *kwẽd* 'coindes' (D) plus que les cheveux frisés: *la bwǫrwá*, 'la bourrue' désigne de nos jours une femme de 50 ans dont on juge les cheveux bouclés incorrects; *il ę frizyá, k'ǫ yę frã də láną*! 'elle est frisée que c'est franc (tout à fait) de la laine'; «regardez-moi donc cette follaude (augmentatif de 'folle') avec sa bourre toute droite! Elle ferait pas mieux de les cacher?» (en 1980). Les cheveux raides, ébouriffés, *ąrl*, 'arlyes' (D) étaient mal vus, autant que la chevelure *ębwǫrąsyá*

[18] Pas plus qu'on n'a donné, vers 1000, 1050, de patronymes tirés de noms d'animaux. L'Eglise interdisait ces comparaisons et les injures du type: chat, loutre, pie-grièche, chien, étaient sanctionnées d'une forte amende (le prix d'un porc, cf. *RLiR 24* [1960], 53, art. 218).

[19] Pour un homme *frã ę gwolü*, 'tout à fait (les caroncules) d'un dindon', surnom porté jusqu'en 1975: le *gwolü* est mort cette année-là.

[20] Si on avait les *movézi kwolę́r*, 'les pâles couleurs', c'est qu'on était tuberculeux.

[21] Avec des lavages «à la crème de lait» (enquête de 1980).

[22] Les taches de rousseur accompagnent les cheveux roux (v. p. 125).

[23] «Sans ça (= sinon) ils grossissent de mieux (= davantage), 1980 (enquête d'Université pour tous).

par le vent[24] ou *ẹvwǫrasyá*, ce qui était pis. Si les cheveux étaient *ãkütí*, 'ancutis' (D): emmêlés, il convenait de les remettre en ordre. Pour ce faire, jadis, on se crachait dans les mains et on lissait *lą bwǫ́rą:* c'était avant la brillantine, naturellement. Les mèches *ẹkwąsyə́* 'écouassées' (presque disparu; le terme a repris quelque vigueur pour marquer le dégoût qu'inspirent les longues mèches inégales, agglutinées qui se voient encore au masculin comme au féminin) étaient objets de mépris, alors qu'une *treną*, 'trène' (D): tresse, bien régulière, enroulée en chignon faisait la fierté de sa propriétaire. Une jolie blonde était appréciée de tous, certes; encore fallait-il ne pas exagérer: *frã d'ẹtópą*! disait-on des cheveux couleur de lin[25], '... de l'étoupe' (D); on préférait la couleur chatain, la plus répandue. Mais, avant tout, il fallait prier le Ciel que l'enfant à venir, surtout si ce devait être une fille, ne fût pas roux[26]; *il ẹ rǫ̣ži km ẹn ẹkẅirá*, 'elle est rouge comme un écureuil' *...kmą l fü*, 'comme le feu'; une rousse a encore de la difficulté à se marier: Dieu merci! nous connaissons aussi les teintures, au village! Jadis et jusque vers 1960, il n'y avait que *lə pyǫ*, 'les peaux' (D): les p... qui se teignaient.

Il n'est pas sûr que nous ayons jamais su magnifier les yeux ou le regard. Certes, nous avions –elle est morte depuis dix ans – la Nanon beaux yeux: elle louchait...; elle était *gárlyə*, 'garlye' (D). On ne devenait *bǫ́rl̨ą*, 'borlye' (D): borgne[27] que par accident, et on essayait de s'en accommoder, mais si on était encore fille alors, il fallait renoncer au mari. Le strabisme, que nous appelons les yeux tordus, était une infériorité à laquelle on tentait de remédier en portant «des lunettes en or; alors le monde disaient qui c'est donc, cette fille qui a des si belles lunettes?». L'héroïne aux lunettes en or s'est fort bien mariée et son mari disait qu'il n'y avait pas de plus belle femme «par tout le pays». Les paupières, *lu pəyõ* (D) ne soulevaient pas de réflexion, sauf si elles étaient enflammées; on dit encore en ce cas qu'on a les yeux tendres. On remarque aussi le tic qui fait cligner fréquemment les paupières, *bwǫrl̨ətå*, 'borlyeter' (D) ou *pəl̨ǫnå*, 'peyonner' qu'on emploie encore, le verbe cligner étant difficile à prononcer. Regardait-on la couleur des yeux? Sans doute, mais sans traduire l'admiration par une expression spéciale. Néanmoins, toutes les petites filles débitent toujours: «les yeux bleus vont aux cieux, les yeux verts en enfer, les yeux noirs en purgatoire», mais chacun sait que c'est pour la rime et pour la frime[28]. La pupille la *pwǫpwǫ́ną* (D) n'était citée que lorsqu'un accident[29] l'atteignait. On prête beaucoup d'attention à l'expression du regard: *i vwǫ fẹ dəz yǫẹ*, 'elle vous fait des yeux...': elle vous regarde bien en face.

[24] Une fille ébouriffée, «c'est ben qu'elle a fait quelque affaire» (avec un 'garçon c'est évident).

[25] En 1980, parlant de son fils, 17 ans, très blond, L. M. dit: «il est pas blond, il est blonde».

[26] «Les petits qui ont les cheveux rouges, c'est qu'on les a commandés quand la mère avait ses affaires» (ses règles: *sic!*): c'est que le rouge est la couleur du diable. Les rousses «sentent mauvais; elles sont méchantes; elles sont portées sur l'amour; il leur suffit de p... sur la paille où sèchent les fromages pour qu'ils se fassent d'un coup» (1980, enquête d'Université pour tous).

[27] De quelqu'un qui voit mal, on dit qu'il est *borlákə*, *kína;* en fr. loc. Monde est un collectif pluriel.

[28] Enquête d'Université pour tous, 1980.

[29] Assez fréquent à la campagne: épine, éclat de bois, barbe d'un épi atteignant l'iris.

Cependant, il ne faut pas avoir trop de hardiesse ou de méchanceté dans le regard, sinon *il ą på frə ą luz yœ*! 'elle n'a pas froid aux yeux!; *i fę frã dez yœ də šąvã*, 'elle fait de vrais yeux de chavant': de chat-huant (D), ... *dəz yœ də šą kəšyə dã lœ'rž*, 'des y. de chat qui ch... dans l'orge' (D), largement ouverts et au regard concentré. Enfin quand on a des yeux de *šürą mǫ́rtą*, 'de chèvre morte', c'est qu'on a le regard langoureux et implorant[30], alors que des yeux *kə zu rízõ*, 'qui rient' est signe de bel enjouement.

Le nez, *pikú* 'picou' doit n'être ni trop long comme *ę nå də šürą*, 'un nez de chèvre', ni gros et court comme *ę nå də šẽ*, 'un nez de chien', *km ęn ęçlǫ́*, 'comme un sabot', expression qui subsiste, mais pour combien de temps? Tout le monde connaît le dicton: Nez pointu Vaut cent écus, Nez camard Vaut pas un liard». Les joues, *lə viåy* (D) doivent être pleines, mais pas trop rebondies *tã l kü d'ę pur*, 'tant (= autant dire) le c... d'un pauvre' (D); elles ne doivent pas être molles: *pu! frã də savõ! ǫ tə fę̨ rəgrę́!* 'pouah! du vrai savon! ça te fait regret'! (= ça vous dégoûte). A vingt ans, on a toutes ses dents, c'est bien connu. On les aime blanches et régulières. Vers 40–50 ans, les maternités aidant, beaucoup de femmes perdaient leurs dents et ne s'en souciaient guère[31]. Après 1930, quelques coquettes sacrifièrent à la mode des dents «en or», puis en acier. A l'heure actuelle, celles et ceux qui en ont besoin portent un appareil aux dents d'une régularité désespérante. La bouche, la *gǫ́rži* (D) attirait des regards malicieux si elle était grande *km ę fwǫr*, 'comme un four' ou si les lèvres en étaient trop minces, signe de méchanceté, ou si elles étaient violacées[32]. Mais on remarquait aussi la bouche épaisse, à lèvre inférieure ayant l'air de faire la moue *lą bwóbą*, 'la bobe'[33], signe d'appétits charnels qu'on réprouve. On dépassait le bon usage permis si cette lèvre était *iną båbwǫ́lą*, 'une bâbole' (en voie de disparition). On ne parle jamais de la fraîche haleine des jeunes filles, mais on redoute le *flą* 'le fla' (D), l'odeur fade ou virulente de la bouche; si l'on a *mǫvę gwǫ ą lą gǫ́rži*, 'mauvais goût (= odeur) à la bouche, on suce des bonbons; naguère, on mâchait un grain de café.

La voix douce était appréciée, «tandis que, maintenant, toutes les filles sont des gueulardes» (1980; un garçon de 30 ans); «je me demande pourquoi tous les chanteurs ont la voix rouillée»: éraillée et rauque (une appréciation sur Ch. Aznavour, 1980). Le sourire? C'est un mot que notre patois ne connaissait pas, et le fr. loc., peu: nous préférons dire qu'une fille est plaisante, qu'elle a bonne grâce. Le verbe rire est souvent

[30] Il faut rétablir *šüra müta*, chèvre sans corne, de tempérament plus pacifique, suppose-t-on, que les chèvres cornues (DURAFFOUR, *Glossaire* ..., n. 8821).

[31] Ma plus proche voisine, la Fany, 72 ans, n'a plus une dent depuis 20 ans: «Bou! Tu t'apprends ben à manger; aller chez le dentiste? Ça fait ben trop mal!» Quand on avait trop mal aux dents, on mettait sur la joue un emplâtre: pomme de terre chaude écrasée; on plaçait dans «le trou de la dent», la carie, un tampon d'ouate imbibé de marc. Le «rhabilleur», rebouteux, plaçait sur la gencive un clou rouillé, qu'il maintenait en récitant la prière. Le clou était ensuite enterré (jusque vers 1950).

[32] Surnom jusqu'en 1949 *la gǫrži náęri*.

[33] C'est le nom du crochet de la crémaillère. Les personnes de plus de 60 ans retrouvent toujours ce mot avec contentement.

employé à la place de sourire; mais il reste choquant de *rikąnå*, 'ricaner', rire avec excès et sans raison; si ce rire était habituel, on était *iną rikáną* (D) ou une *rikąną bąkõ*, 'ricane-bacon' (D): celui ou celle qui rit en voyant apparaître le lard bi-quotidien sur la table; il n'y avait donc qu'un sot pour en rire. L'air revêche *rüf*, 'rufe' (D) n'était pas davantage un attrait: avoir une grâce *km ę piñ*, 'comme un peigne' qui montre ses dents, ou *km iną pǫ́rtą də prẹzõ*, 'comme une porte de prison' sont des locutions toujours en usage. Quant au menton, *mãtõ*[34], il ne doit pas être en galoche, signe d'autorité et d'avarice. On demandait aux oreilles d'*akwǫtå çl̨år*, 'd'écouter (= entendre) clair' (= clairement), mais aussi de n'être pas trop grandes, sinon elles étaient des *bürə́t*, des *mąnə́t*, des *plą ą bårbą* et, finalement des *vąnąryǫ́*, 'des burettes (D), des anses ou manettes, des plats à barbe, des corbeilles à vanner' (D). D'une fille montée en graine, on disait *i prã ləz ǫryíə rãsyə*, 'elle prend les oreilles rances' (D).

Pas de commentaires sur les bras, presque toujours cachés sous des manches. Pour le travail ou en été, on se troussait jusqu'aux coudes, *lu kwǫd pwẹtü*, 'les coudes pointus' étant soi-disant l'apanage des filles de la plaine[35]. Les avant-bras trop musclés étaient comparés aux bras d'homme. Quant aux mains, les travaux ne leur permettaient guère d'être blanches et lisses... Le plus souvent, on ne coupait pas les ongles, que le contact avec la terre suffisait à limer[36]; on ne les nettoyait guère sinon avec la pointe d'un couteau ou avec la pointe des ciseaux, car il ne fallait tout de même pas avoir *ləz õl̨ náęr*, 'les ongles noires'[37]; les peaux autour des ongles *lə šąt*, 'les chattes' (en voie de disparition) étaient trouvées très laides. On avait souvent *lą grẹpa*, 'la greppe' (D): les doigts gourds, en hiver, et des crevasses quand on ramassait les raves par temps froid et humide: on se soignait alors en enduisant les mains avec *de grẹsi bláši*, 'de graisse blanche', de l'axonge. Jusque vers 1950, la glycérine prit le relais de l'axonge; depuis, on achète une crème parfumée au supermarché, où l'on se fournit aussi de vernis à ongles; rouge, de préférence.

Pour parachever sa beauté, on mettait jadis un peu de *sã bõ*, 'de sent-bon' (D), d'eau de cologne, sur son mouchoir, le dimanche; mais une fille pas plus qu'une femme de bonnes mœurs n'employait de parfum: *i sẽ l pətwẹ́*, 'elle sent le petué' (= le putois) disait-on d'une créature parfumée: on ne le dit plus, car tout le monde *sẽ l pətwẹ́* en 1980.

Que cet idéal de beauté est donc rustiquement naïf! Qu'en reste-t-il? L'essentiel, peut-être: qu'une fille doit être plaisante à regarder sans être agressivement provocante. Certes, si jadis on ne disait jamais *ma fiyi ę žóyą*, on le dit parfois, maintenant;

[34] Jadis et plaisamment, on disait souvent *la bårba* pour 'le menton': «quand ils sont bien en colère les mimis (= les bébés, les nourrissons) se font branler la barbe» (en train de disparaître, car «les mimis, ils pleurent pas tant comme autrefois»).

[35] Jusque vers 1914: il faut comprendre qu'en donnant des coups de coude, les 'planardes' rejetaient au loin les filles de la montagne, 'les gavotes', pauvres.

[36] On ne coupait pas, non plus, les ongles des pieds, qu'on appelait plaisamment *luz arpyõ*, les 'arpions', les griffes (encore usité, avec une nuance burlesque).

[37] Ongle, même encore en fr. loc., est féminin.

et on ne porte plus, comme il y a 50 ou 60 ans, de jugement sur *lə bwǫn mąñír*, 'les bonnes manières', sans qu'elles soient forcément mauvaises: les règles sont changées, voilà tout et il faut bien être de son temps!

Etre de son temps, c'est aussi constater combien nos patois sont *ǫ rãkə́*, 'au ranquet' (D): au râle de la mort; et combien notre français local devient «hexagonal». Qu'en diraient nos grands-pères maîtres d'école du temps de Jules Ferry, qui ont mis tout leur cœur à bannir le patois des classes rurales?

Mais où sont les neiges d'antan?

Feurs (Loire-Forez) *Marguerite Gonon*